

Comptes rendus bibliographiques

Alain PROVOST, Bernard LEPRÊTRE, Éric PHILIPPE, *L'Aqueduc de Vorgium/Carhaix (Finistère). Contribution à l'étude des aqueducs romains*, préface de Philippe LEVEAU, Paris, CRNS Éditions (61^e supplément à *Gallia*), 2013, 351 p., ill. n. b. et coul.

L'existence d'un aqueduc desservant *Vorgium* (Carhaix), chef-lieu des Osismes à l'époque romaine, est connue depuis le XVIII^e siècle au moins, le président de Robien en faisant mention dès 1756 et La Tour d'Auvergne à la fin du siècle. En 1900, l'abbé Rolland en recensait une dizaine de sections dans les communes occidentales des Côtes-d'Armor et sur le territoire de Carhaix, proposant un tracé long de 50 kilomètres, tracé cependant erroné car il ne tenait pas compte du principe d'écoulement par gravitation¹. En 1980 enfin, Émile Guyomard, ingénieur divisionnaire de l'Équipement (ÉR), en dessinait un tracé plus réaliste, d'une longueur de 22 kilomètres, bien que l'hypothèse de l'existence d'un siphon aidant au franchissement de la dépression de Kerampest, à l'entrée de Carhaix, ne soit pas confirmée par les faits². Ces premières études, pour intéressantes qu'elles soient, présentaient néanmoins le défaut majeur de n'étudier l'aqueduc que de manière assez superficielle, sans chercher à en connaître précisément le tracé et la structure ou à en déterminer le fonctionnement.

C'est à un travail d'une tout autre ampleur que nous convient aujourd'hui Alain Provost, Bernard Leprêtre et Éric Philippe. Leur ouvrage est l'aboutissement d'une étude de terrain d'une durée de quatre ans, où furent mis en œuvre tous les moyens d'investigation disponibles, de l'enquête auprès des habitants à la prospection au sol, du dépouillement des photographies aériennes prises à basse altitude à la fouille de plusieurs tronçons. Le résultat de ce travail pluridisciplinaire est du plus grand intérêt.

Après avoir présenté le cadre général, géographique, géologique et historique de leur étude puis recensé et analysé les travaux anciens consacrés à cette structure (chap. I), les auteurs nous font suivre, pas à pas, à travers les communes de Glomel, Maël-Carhaix, Paule, Le Moustoir (Côtes-d'Armor) et Carhaix-Plouguer (Finistère) (chap. II), le tracé non d'une seule, mais de deux canalisations de date différente et

1. ROLLAND, Louis, « Aqueduc romain de Carhaix », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XXVIII, 1900, p. 55-96.

2. GUYOMARD, Émile, « L'aqueduc de *Vorgium* (Carhaix). À la recherche d'un projet vieux de près de 2000 ans », *Gwechall*, n° 3, 1980, p. 9-26.

utilisées successivement, chose qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avait soupçonnée. Accompagnée de nombreux dessins au trait et photographies, l'analyse détaillée de l'architecture de chacun des nombreux éléments étudiés montre des différences de nature et de construction des canalisations et une adaptation du travail au terrain et à la géologie, et révèle, en outre, les techniques et les réglages mis en œuvre sur ce tracé. Une utile présentation des caractéristiques générales de ces deux conduites successives (p. 163) clôt ce chapitre en soulignant que ces structures trouvaient leur eau en des points différents, la canalisation la plus ancienne étant la moins longue (10 600 mètres) alors que la plus récente court sur environ 26 000 mètres, les deux conduites présentant des pentes moyennes voisines (24,5 ‰ pour la première, 26,5 ‰ pour la seconde). Il apparaît aussi clairement que les ingénieurs en charge de ces projets avaient pris soin d'éviter, en utilisant soigneusement les avantages du relief (chap. VI) et les courbes de niveau, d'avoir à construire des ouvrages d'art forcément dispendieux. Seul le franchissement de la colline de Kervoaguel en Le Moustoir les contraignit à creuser un tunnel de près de 800 mètres de long – il fait l'objet d'une étude remarquablement détaillée (chap. IV) –, tandis qu'à l'entrée orientale de *Vorgium*, le passage de la dépression de Kerampest les obligeait à élever un pont d'une longueur de 900 mètres environ pour une hauteur de 13 mètres (chap. V).

Ces deux conduites, dont on peut estimer le débit à plusieurs milliers de mètres cubes par jour (entre 1 000 et 2 000 pour la première, entre 1 000 et 6 000 pour la seconde) (p. 265), terminaient leur course dans un château d'eau que l'on peut sans doute localiser légèrement à l'ouest de la section de la canalisation visible, rue de l'Aqueduc-Romain. Le petit nombre de bâtiments antiques fouillés à Carhaix ne permet toutefois pas d'identifier avec précision les édifices ou structures ainsi alimentés (thermes près de l'église Saint-Trémeur ? grand bassin à l'est du Champ de foire ? fontaine publique de la rue du Docteur-Menguy ?), d'autant que d'assez nombreux puits à eau antiques, desservant probablement des demeures privées, sont connus dans la ville. Il est en revanche certain qu'une partie des eaux usées était évacuée par le réseau d'égouts, dont de nombreux tronçons, rigoureusement alignés sur le réseau viaire, ont été mis au jour dans la ville.

Principal monument antique de Carhaix encore partiellement visible aujourd'hui, l'aqueduc témoigne sans aucun doute, comme le soulignent les auteurs, de la volonté des édiles de *Vorgium* d'afficher, dans leur cité péninsulaire, leur attachement à la romanité, sans que l'on puisse néanmoins affirmer, le dossier épigraphique local étant entièrement vide, qu'ils furent les seuls contributeurs à ces chantiers considérables, dont le coût s'élevait probablement à plusieurs millions de sesterces et nécessitait le recrutement d'ingénieurs en hydraulique. Il paraît vraisemblable que la première conduite puisse être attribuée à l'époque flavienne et la seconde à l'époque des Sévères, phases qui, à *Vorgium* comme ailleurs dans la péninsule armoricaine, virent un net développement des structures urbaines et, au début du III^e siècle, une reprise du réseau routier existant, comme le montrent, pour *Vorgium*,

les milliaires sévériens de Maël-Carhaix et de Plounévez-Quintin (Côtes-d'Armor). Il semble tout aussi probable, si l'on en juge aux céramiques recueillies dans la seconde canalisation, que celle-ci ait été abandonnée avant le milieu du IV^e siècle, soit à une période où, à *Vorgium* comme à *Darioritum* (Vannes) et *Fanum Martis* (Corseul), le cadre urbain et les éléments de confort (thermes, etc.) n'étaient plus entretenus ou tombaient en ruines, offerts au pic des récupérateurs de matériaux.

En donnant au lecteur ce travail remarquablement fouillé sur l'unique aqueduc fonctionnel connu dans la péninsule armoricaine – celui desservant Locmariaquer (Morbihan) ne fut jamais achevé – les auteurs apportent ainsi une contribution de premier plan à la connaissance du passé romain de notre péninsule. On ne peut que les en féliciter.

Patrick GALLIOU

Gwyn MEIRION-JONES (dir.), *La demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt, salles, chambres et tours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & Société », 2013, 488 p., ill. n. b. et coul.

Le titre de l'ouvrage peut paraître quelque peu déroutant, tant il est vrai que l'époque des Plantagenêts n'est pas une référence historique familière dans le contexte d'une vision sans doute trop souvent franco-française de l'histoire de l'art. C'est donc par ce parti pris audacieux que le professeur Gwyn Meirion-Jones, assisté par Pierre Garrigou-Grandchamp, Edward Impey, Michael Jones, Céline Piron, Catherine Laurent et Don Shewan, « fédère » dans cet ouvrage collectif des approches historiques et archéologiques extrêmement riches et diverses qui vont de l'Angleterre à la Gascogne en passant bien entendu par la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou et la Touraine, le Poitou, le Limousin et le Périgord. Il faut surmonter le premier instant d'égarement qui chercherait en vain la cohérence historique de cette démarche, si l'on considère en regard de la durée limitée du « royaume » Plantagenêt – à peine un siècle et demi – l'éventail chronologique très large que couvrent les différentes approches, entre le XI^e et le XVI^e siècle, pour se délecter de chacune d'elles. En réalité, c'est plutôt le sous-titre de l'ouvrage *Salles, chambres et tours* qui résume les différentes formules de demeure seigneuriale qui ont coexisté durant tout le Moyen Âge. La grande salle, lieu éminent de la vie seigneuriale, emblématique du statut de la noblesse, est ainsi examinée sous ses diverses formes : isolée ou associée aux chambres, en maçonnerie ou en bois, « sous charpente » le plus souvent jusqu'à la fin du XV^e siècle (Bretagne), en rez-de-chaussée, ou à l'étage (Normandie, Maine, Anjou), dans un volume unique comme le plus souvent, ou à trois nefs (Angleterre, Maine...). Cette thématique sera le fil rouge de ce compte rendu qui, faute de place, ne peut évoquer toutes les contributions et privilégie les découvertes liées aux recherches récentes ainsi que les aspects relatifs à la Bretagne et aux provinces voisines.